

Mondes humains, mondes non humains

Formes et coexistences (XX^e et XXI^e siècles)

Avant-propos

Le terme « écocritique » apparaît pour la première fois en 1978 dans l'article « Literature and Ecology: An Experiment in Ecocriticism » de William Rueckert et reflète l'ambition du chercheur d'appliquer l'écologie et les concepts écologiques à l'étude de la littérature¹. Pourtant, comme le constate Gabriel Vignola, il faut attendre les années 1990 pour « voir se constituer un mouvement critique affirmant clairement son identité et ses intentions »². C'est en effet en 1995 que paraît *The Environmental Imagination. Thoreau, Nature Writing and the Formation of American Culture* de Lawrence Buell qui adopte une perspective écologiste dans les analyses de textes des XIX^e et XX^e siècles, textes où « l'environnement non humain se constitue comme une présence et non comme un cadre »³. C'est là que l'on voit appliquer avec ampleur l'écocritique, devenue « une approche centrée sur la Terre dans les études littéraires »⁴.

Alors que – ce qui est bien visible dans le bref panorama esquissé ci-dessus – l'approche écocritique se développe surtout dans le monde anglo-saxon, dans l'espace francophone, c'est l'écopoétique qui s'impose. Celle-ci puise dans l'écocritique et insiste, elle aussi, sur la constitution de l'environnement naturel « comme une présence et non comme un cadre », mais elle se concentre plus sur le travail de l'écriture et les aspects formels des textes. Pierre Schoentjes qui,

¹ W. Rueckert, « Literature and Ecology: An Experiment in Ecocriticism », *Iowa Review*, n° 1 (9), 1978, p. 71-86.

² G. Vignola, « Écocritique, écosémiotique et représentation du monde en littérature », *Cygne noir*, n° 5, 2017, p. 2.

³ L. Buell, *The Environmental Imagination. Thoreau, Nature Writing and the Formation of American Culture*, Harvard University Press, 1995, p. 7. C'est nous qui traduisons.

⁴ N. Blanc, D. Chartier, Th. Pughe, « Littérature & écologie : vers une écopoétique », *Écologie & politique*, n° 2 (36), 2008, p. 16.

avec ses deux livres *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique* (2015) et *Littérature et écologie. Le mur des abeilles* (2020), a largement contribué aux études écopoétiques en France, met en valeur cette importance de l'analyse textuelle, en définissant l'écopoétique en tant qu'« étude de la littérature dans ses rapports avec l'environnement naturel »⁵. Nathalie Blanc, Denis Chartier et Thomas Pughe parlent d'« une voie alternative permettant la constitution d'un "imaginaire environnemental", une nouvelle écriture environnementale qui ne serait plus dictée par les sciences de l'environnement »⁶. Pourtant, il ne s'agit pas uniquement de présenter et d'analyser « des fictions mettant en scène des programmes écologiques ou incitant à l'action », « mais, plus généralement, de considérer l'écriture et la forme même des textes comme une incitation à faire évoluer la pensée écologique, voire comme une expression de cette pensée »⁷.

Effectivement, même si les approches écocritiques et écopoétiques sont relativement récentes en recherche littéraire, la sensibilité à la nature et au non-humain est perceptible dans l'œuvre de nombreux écrivains de langue française depuis des siècles. En les (re)examinant, il est possible d'inciter « à faire évoluer la pensée écologique », de voir les liens entre littérature et environnement naturel qui n'ont pas encore été définis. Les outils écopoétiques permettent d'explorer les textes littéraires dans une perspective nouvelle et féconde, et de plus en plus de chercheurs s'engagent dans cette voie.

C'est ainsi que, depuis 2018, l'Université de Gand réalise un projet intitulé *Littérature, Environnement et Écologie : une approche écopoétique de la fiction contemporaine française, italienne, germanophone et anglophone* dans le cadre duquel a été créé le site *Literature.green*, plate-forme d'échanges de pensées et d'analyses écopoétiques. « L'ambition intellectuelle du projet, annoncent ses concepteurs, consiste [...] à examiner comment les fictions contemporaines – romans, nouvelles et récits – mettent en place un imaginaire destiné à forger de nouveaux liens culturels avec la nature et l'environnement »⁸. L'écopoétique devient le sujet de plusieurs numéros spéciaux de revues⁹. En 2019, une revue particulière a même été dédiée à ce type de recherches : *Écopoétique Perpignan : carnet de recherche en écocritique et écopoétique* avec Bénédicte Meillon comme rédactrice en chef. Des actes de colloques commencent à être publiés¹⁰. Et le présent

⁵ P. Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Marseille, Wildproject, 2015, p. 13.

⁶ N. Blanc, D. Chartier, Th. Pughe, « Littérature & écologie : vers une écopoétique », *op. cit.*, p. 5.

⁷ *Ibid.*, p. 1.

⁸ <https://www.literature.green/le-projet/> (consulté le 18 juin 2022).

⁹ En 2008, numéro spécial de la revue *Écologie & politique*, n° 36 : « Littérature & écologie : vers une écopoétique », articles réunis par N. Blanc, D. Chartier, Th. Pughe ; en 2012 : *FiXXIon*, n° 11 : « Écopoétiques », numéro dirigé par A. Romestaing, P. Schoentjes et A. Simon, ou en 2015 : *Dix-Neuf. Journal of the Society of Dix-Neuviémistes* n° 19 (3) : « Eco-poetics/ L'Écopoétique », sous la dir. de D. A. Finch-Race et J. Weber.

¹⁰ P. ex. *La pensée écologique et l'espace littéraire*, sous la dir. de M. Vadean et S. David, Université du Québec à Montréal, 2014.

volume a aussi l'ambition de s'inscrire dans ce paysage d'analyses littéraires éco-poétiques.

Au point de départ de notre réflexion se trouvent des ouvrages théoriques qui – en questionnant la différence anthropologique et la place de l'être humain dans son milieu appelé « naturel » – critiquent le point de vue anthropocentré¹¹, dans le but de faire advenir des perspectives autres (par l'abandon des catégories fondamentales et peut-être aveuglantes de nos cultures) et de remettre en question les représentations culturelles et littéraires traditionnelles (et naturalisées) du non-humain et de nos relations avec celui-ci. Cependant, il nous est impossible de sortir tout à fait de nous-mêmes et surtout, du moment où nous voulons produire des textes, nous sommes obligés de composer avec la convention sociale, humaine, qu'est la langue. Aussi le point de vue humain est-il autant une fatalité qu'une chance et tenir compte de cette donnée fondamentale devrait constituer le point de départ et la toile de fond de toute réflexion sur les écritures écosensibles. Nous espérons réaliser ce postulat dans le présent volume, en rassemblant des contributions de chercheurs polonais, français et belges qui se sont laissé tenter par la lecture écosensible d'œuvres de différents écrivains de langue française.

Les deux premières parties de notre ouvrage, « Dire le vivant » et « Raconter le lieu », mettent en avant le « dire » et le « raconter » qui, en littérature, font le lien entre l'écrivain et ce qui l'entoure. « Dire le vivant » insiste sur la perspective de l'écrivain, du philosophe, de l'artiste qui, dans sa langue à lui, cherche à rendre des relations complexes entre les mondes humains et les mondes non humains. Ainsi Mirosław Loba, dans la contribution qui ouvre cette partie, veut-il montrer ce que signifie « dire le vivant » du point de vue d'une philosophe, Élisabeth de Fontenay, qui s'interroge sur les devoirs de l'homme à l'égard du non-humain. Selon Mirosław Loba, les réflexions de cette auteure peuvent être appliquées au discours écocritique sur la littérature et correspondent au tournant écologique dans les sciences humaines. Après la philosophie vient le tour d'un poète qui interroge l'usage de la langue et les pouvoirs de la littérature pour dire le vivant : la contribution de Laurent Demoulin se concentre sur Francis Ponge. Même si le poète a été accusé d'être « anthropomorphiste », l'analyse du poème « Le Papillon » prouve le contraire. Par sa rhétorique, Ponge accorde à l'animal une existence formelle : il dit le vivant en l'imitant. C'est aussi la stratégie adoptée par Georges Didi-Huberman. Dans sa contribution, Tomasz Swoboda se focalise justement sur la poétique « phasmatique » de ce philosophe et historien de l'art. Pour « dire » les insectes, Didi-Huberman retrouve, à sa manière, les passages entre humain et non humain, vivant et non vivant, mots et images. L'idée du passage qui aide à dire le vivant émerge également de la contribution

¹¹ Citons, à titre d'exemple, J. Derrida, *L'animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006 ; J.-M. Schaeffer, *La fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard, 2007 ; J.-Ch. Bailly, *Le parti pris des animaux*, Paris, Christian Bourgois, 2013 ; A. Simon, *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille, Wildproject, 2021.

d'Agnieszka Kukuryk et de ses analyses de l'œuvre d'Henri Michaux, prouvant que l'écrivain « réduit l'humanité à l'animalité ». Agnieszka Kukuryk démontre que, dans quelques-uns de ses récits, Michaux établit des formes tout à fait inhabituelles de collaboration entre humains et animaux. Ces formes inhabituelles sont visibles aussi dans la dernière contribution de cette partie où Anna Maziarczyk analyse la perspective narrative adoptée par Vincent Message dans sa *Défaite des maîtres et possesseurs*. Le roman raconte l'histoire de la colonisation de la Terre par les stellaires qui réduisent les humains au rôle des bêtes et – de ce fait – en dit beaucoup sur l'existence de celles-ci dans le monde actuel.

Alors que la première partie de ce volume veut dire le vivant, la deuxième raconte le lieu et détermine les relations entre homme et espace dans la perspective écocritique et écopoétique. Dans la contribution de Judyta Zbierska-Mościcka, ce lieu c'est Doggerland, territoire disparu à la suite de la fonte des glaciers, qui, au Mésolithique, reliait la Grande-Bretagne au continent. Dans le roman éponyme d'Élisabeth Filhol, il devient un prétexte pour décrire des relations entre l'homme et la nature, et dénoncer l'état de la terre. Le paysage marin, bien présent chez Filhol, devient le sujet principal de la contribution de Christophe Meurée qui analyse les descriptions de la mer dans l'œuvre de trois écrivains belges : André-Marcel Adamek, François Emmanuel et Jean-Philippe Toussaint. Le chercheur essaie de répondre à la question de savoir pourquoi les paysages marins évoquent chez ces écrivains une forte préoccupation écologique. La dernière contribution de cette partie, celle d'Izabella Zatorska, se concentre sur La Réunion et le paysage montagnard. Dans le roman *Hallali pour un chasseur* de Jean-François Samlong, l'espace, tout à fait métaphysique et porteur de souvenirs, devient témoin de l'histoire douloureuse de l'île. La nature, habitée par des esprits ou démons, rappelle aux protagonistes l'époque esclavagiste et les aide à se réconcilier avec le passé.

La troisième partie de ce volume, « Brouiller les frontières », montre que les mondes humains et les mondes non humains s'entrelacent souvent dans la littérature, quitte à faire disparaître les frontières qui les séparent habituellement. C'est ainsi que la contribution de Karolina Czerska analyse deux textes de Veronika Mabardi, écrivaine belge, *Les Cerfs* et *Peau de Louve*, dans lesquels une jeune fille cherche à se définir en se confrontant/s'identifiant avec le monde de la nature. Une telle confrontation-identification émerge aussi du texte de Małgorzata Sokołowicz qui décrit le voyage à Smara, ville interdite aux non-musulmans, effectué par un jeune Français, Michel Vieuchange, en 1930. Lors de la traversée du désert qui l'épuise tant qu'il meurt sur le chemin de retour, Vieuchange se sépare délibérément de l'humain pour se tourner vers le non-humain auquel il commence à s'unir et s'identifier. L'union, bien symbolique cette fois-ci, avec le non-humain est décrite également par Natalia Nielipowicz. Selon la chercheuse, dans *Étoile errante* et *L'Enfant et la guerre* de J.M.G. Le Clézio, la figure de la vipère renvoie, à la fois, à la liberté (le bonheur) des enfants-protagonistes et à la mort (la Shoah), comme si le non-humain savait

ce qui adviendrait à l'humain. La contribution qui clôt cette partie se concentre sur le roman *La Vraie Vie* d'Adeline Dieudonné. Son auteure, Katarzyna Thiel-Jańczuk, montre que Dieudonné postule de redéfinir les relations traditionnelles entre homme et animal, et de les fonder sur une coexistence paisible de tous les êtres vivants.

L'article de Katarzyna Thiel-Jańczuk sert de passage à la partie suivante du volume, « Fréquenter les bêtes », qui traduit divers degrés de relation de l'humain et de l'animal. La partie s'ouvre sur la contribution d'Anita Staroń et ses analyses de l'œuvre d'Octave Mirbeau, surtout de son dernier roman, *Dingo*, datant du début du XX^e siècle. L'image pessimiste du genre humain créée par Mirbeau mène à la présentation des animaux en tant que figures de sagesse, tendresse et amour, et nous fait réfléchir sur notre perception habituelle des bêtes. Cette perception est d'ailleurs questionnée aussi par Magdalena Wojciechowska qui, dans son article, montre le rapprochement du monde humain et du monde animal dans les textes « animaliers » de Louis Pergaud et souligne le caractère novateur de son œuvre datant du début du XX^e siècle. À un autre niveau, ce rapprochement se laisse aussi percevoir dans la contribution de Krzysztof Jarosz qui voit dans Jean Giono un autre précurseur de l'écriture écocritique, conscient de la destruction de la terre par l'homme et prônant le mythe du retour à la terre. La perspective écocritique a également été adoptée par Aleksandra Komandera pour analyser le *Bestiaire enchanté* de Maurice Genevoix et vérifier si l'écrivain qui parle de la nature réussit à échapper à l'anthropocentrisme.

Enfin, dans la dernière partie du volume, « Résister à l'homme », l'accent est mis sur les dégâts que l'être humain inflige à son environnement et à soi-même, et sur les résistances que ces méfaits suscitent (résistances décrites par des écrivain.e.s de manière plus ou moins réaliste ou bien programmées dans des récits à caractère utopique). C'est ainsi que deux romans de l'extrême contemporain, *Les Furtifs* d'Alain Damasio (2019) et *Le Grand Vertige* de Pierre Ducrozet (2020), permettent à Colette Camelin de montrer l'engagement des écrivains et les stratégies dont ils se servent pour ré-établir dans leurs écrits les liens perdus entre l'homme et la nature. Un certain échec de l'humanité devient le sujet de la contribution suivante : Magdalena Zdrada-Cok raconte les relations homme-animal dans *Règne animal* de Jean-Baptiste Del Amo en se référant à la philosophie de Jacques Derrida et à son idée de carnophallogocentrisme. Les deux dernières contributions adoptent l'optique postcoloniale : la nature soutient ceux qui se trouvent dans une position inférieure face à la politique (néo)coloniale. Ainsi, Renata Bizek-Tatara présente l'attitude de l'écrivain kinois, In Koli Jean Bofane, qui, dans son livre *Congo Inc. Le testament de Bismarck*, accuse la globalisation de détruire la nature africaine et de mener à la destruction de l'homme qui l'habite. Michał Obszyński, à son tour, se concentre sur la prose caribéenne de Stephen Alexis et d'Édouard Glissant où la nature, figure puissante, accompagne les habitants des îles dans leurs luttes anticoloniales.

Les vingt contributions présentent donc différentes approches, mais surtout différents textes qui partagent l'ambition de (re)définir, (re)nommer, (re)tisser les liens entre l'humain et le vivant. Les chercheurs réunis ici insistent sur les formes de ces liens et les coexistences, parfois paisibles, parfois tourmentées, voire douloureuses, des mondes humains et non humains, qui, au bout du compte, ne forment qu'un univers.

Même s'il est généralement accepté que l'écosensibilité est un phénomène qui apparaît dans la littérature après la Seconde Guerre mondiale, nous avons décidé de ne pas respecter cette césure. Quelques-unes des contributions parlent d'œuvres écrites au début du XX^e siècle et prouvent qu'une certaine sensibilité écologique émerge dans la littérature avant que la notion ne soit conçue. C'est aussi la raison pour laquelle nous voudrions que ce volume inaugure une série « Sensibilités environnementales ». Nous invitons les chercheurs qui s'occupent de toutes les époques littéraires, de toutes les aires culturelles francophones à proposer leurs textes. La critique (supposant l'observation et le constat) des impensés de la culture qui forment et déforment nos représentations des territoires, des êtres vivants et des choses de la nature qui nous entourent et des rapports que nous entretenons (ou n'entretiens pas) avec eux, continue d'être un champ fécond de réflexion et même une nécessité. En particulier, il est toujours judicieux de se demander si nous pouvons écrire sur la nature sans en même temps inscrire en creux la domination humaine que nous exerçons sur elle. Mais il est tout aussi intéressant, dans une logique d'interconnexion, de réfléchir à notre implication dans le vivant et le non-vivant en termes de rencontre et de communautés mixtes, et de chercher ainsi, par exemple, les indices de ce qui nous réunit aux autres vivants (des « espaces de sens partagés », comme le dit Anne Simon¹²). La dernière phrase de cette introduction est donc aussi une invitation : considérons la littérature – conformément à ce que nous avons essayé de faire dans le présent volume – comme un espace propice à des expériences imaginaires d'altérité et d'interrelations à combinaisons variables, comme une école d'empathie et comme un lieu d'élaboration de langages nouveaux, autant dire comme un domaine où se prépare, peut-être, un monde meilleur.

Wiesław Kroker, Małgorzata Sokołowicz, Judyta Zbierska-Mościcka

¹² A. Simon, « La zoopoétique, une approche émergente : le cas du roman », *Revue des Sciences humaines*, n° 328, 2017, p. 73.